

Éliane Pamart

Que reste-t-il de la frigidité ?

En hommage à Génie Lemoine disparue le 23 juillet 2005, nous commencerons par ces quelques lignes : « Aucune révolution sexuelle ne fera bouger ces lignes de partage, ni celle qui passe entre l'homme et la femme, ni celle qui divise la femme. L'homme aimera toujours ce qui est mis à la place du manque, fût-ce un simple voile. Et la femme aimera toujours l'amour qui fait l'un Éros ; cet un fût-il fallacieux. Ils ne touchent à la vérité, l'un et l'autre, l'un par l'autre, qu'au risque de se perdre. À quoi ils préfèrent d'ordinaire l'affirmation de leur respective suffisance : et la névrose ¹. »

Effectivement, comme le souligne Génie Lemoine, la rencontre entre un homme et une femme ne peut se faire qu'au risque de se perdre ; mais jusqu'où prendront-ils ce risque, puisqu'il implique qu'ils s'acquittent l'un comme l'autre de la castration, soit qu'ils s'affranchissent de leur névrose ?

Après un siècle de psychanalyse, qu'en est-il de ce franchissement au regard de notre société libérale, capitaliste, à l'affût de nouvelles jouissances jusque-là interdites par des valeurs morales qui tomberaient en décrépitude depuis que la présence des femmes sur le marché du travail et leurs revendications ont fait reculer les normes paternalistes ?

Que reste-t-il de la frigidité aujourd'hui, alors que les premiers découvreurs de l'inconscient témoignaient de cette énigme de la sexualité féminine plutôt commune à cette époque ? D'où ce titre sur le modèle de *Que reste-t-il de nos amours ?* qui fait équivoque avec l'unique question des femmes dans ce contexte : « Que reste-t-il de nos amours quand on est frigide ? »

1. E. Lemoine-Luccioni, *Partage de femme* (1976), Paris, Le Seuil, 1982, p. 9.

Freud, Abraham, puis J. Lampl de Groot, H. Deutsch, K. Horney et Jones, sans oublier Marie Bonaparte qui a franchi le pas de la chirurgie pour mettre un terme à son absence de plaisir organique sans vraiment y parvenir selon son propre témoignage, n'ont pas hésité à écrire et à traiter de cette clinique, qui semble ne plus animer les analystes d'aujourd'hui.

Alors trois questions se posent : la frigidité n'existe-t-elle plus parce qu'on la guérit tellement bien qu'il n'y a plus lieu d'en parler ? A-t-elle disparu comme d'autres symptômes dont on ne parle plus ? Ne consulte-t-on plus pour cela, la sexualité répondant aux impératifs d'une jouissance universelle à laquelle les femmes auraient enfin accès, grâce au féminisme et à la modernité de notre civilisation... ce qui n'est pas moins inquiétant ?

Autre solution : la frigidité serait aux femmes le phénomène équivalent du « Viagra » pour les hommes ; le silence assourdissant qui l'entoure depuis sa mise sur le marché plutôt tonitruante laisserait entendre que l'extension de sa consommation serait à la mesure de cette discrétion ! Ainsi, homme et femme souffriraient d'« impuissance psychique » selon le terme freudien, mais à l'heure de la parité, le silence est d'or.

Toutefois, la clinique vient démentir ces différentes perspectives, puisque j'ai eu l'occasion de recevoir de jeunes patientes qui avouaient avec beaucoup de pudeur leur frigidité.

La sexologie qui semblait si prometteuse dans le domaine, notamment avec Master et Jonhson, semble convenir que seule la psychanalyse pourrait bien avoir son mot à dire... à défaut de guérir.

Soulignons l'excellent film d'Alfred Hitchcock, qui paraît être le seul cinéaste à avoir eu le courage de porter à l'écran en 1964 cette particularité de la sexualité féminine avec son film : *Pas de printemps pour Marnie*.

Ce sera donc l'occasion de faire le point sur cette question discrète bien que contemporaine alors que les écrits se multiplient à propos de ladite « jouissance féminine », sur laquelle les femmes ne peuvent témoigner par structure, comme le soulignait Lacan ; mais ne faut-il pas y voir l'une des versions de la mascarade féminine de l'hystérie ?

Si certains ou certaines ont cru lire chez Freud un soupçon de machisme, il suffit de relire ses écrits concernant la frigidité, où il accorde aux femmes la plus grande indulgence dès son texte sur « La morale sexuelle civilisée » de 1908. Il reconnaît qu'elles sont soumises à une éducation morale stricte qui vise à les maintenir dans une ignorance totale de toute la sphère sexuelle, cela afin de les contraindre aux tâches hautement civilisées (qui consistait à l'époque à éduquer les enfants), alors que leurs compagnons de jeux, subissant cette même restriction, se voient réduits à les aborder maladroitement du fait d'une puissance virile peu manifeste.

S'adressant en ce début de siècle à un public issu de cette même civilisation, on comprend qu'il y ait eu de la résistance à la psychanalyse lorsqu'il écrit : « Les non-initiés ne peuvent vraiment pas croire combien il est rare de rencontrer des hommes ayant une puissance sexuelle normale et combien il est fréquent de trouver la frigidité chez la moitié féminine des couples mariés dominés par la morale sexuelle civilisée qui est la nôtre ². »

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Peut-on encore parler d'une « morale sexuelle civilisée » ? Les adeptes du paternalisme d'antan nous diront qu'avec le déclin du père, il n'y a plus de valeur morale et donc que la sexualité est débri-dée... ce en quoi ils n'ont pas tort, sauf que désormais la civilisation ne cache plus « la chose sexuelle » mais l'érigerait même en un mot d'ordre où son non-assujettissement deviendrait suspect, voire synonyme d'anormalité.

Ainsi, dans une société où le libéralisme capitaliste promeut tous les jours de nouveaux objets de jouissance *ready made*, la sexualité n'est pas épargnée sur la table des agapes où les corps offerts répondent à des critères standardisés, synthétisés, censés susciter le désir d'une majorité de consommateurs. Mais si le mot d'ordre est de consommer ces objets de jouissance sans restriction, la jouissance elle n'est pas toujours au rendez-vous ; quant au désir, face à cette banalisation, il en serait amoindri, et l'amour, on ne sait plus ce que c'est.

2. S. Freud, « La morale sexuelle civilisée » (1908), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989, p. 44.

Freud avait déjà souligné cet aspect à propos du rabaissement de la vie amoureuse : « À des époques où la satisfaction amoureuse ne rencontrait pas de difficultés, comme ce fut peut-être le cas pendant le déclin de la civilisation antique, l'amour devint sans valeur et la vie vide ³. »

Peut-être sommes-nous effectivement dans une phase transitoire de nos sociétés contemporaines, où, après les excès de tout genre (ignorance, interdit, liberté, jouissance tous azimuts), les nouvelles générations sauront trouver la juste mesure pour accorder à chaque sujet sa capacité d'aimer selon ses critères inconscients, l'amour étant un savoir d'inconscient à inconscient, indispensable pour la vie de chacun, puisque l'incapacité d'un sujet à aimer le conduit à la maladie, lorsqu'il ne se sert pas de la maladie pour ne pas aimer, comme dans la névrose.

La psychanalyse dès ses premiers pas n'a pas cessé de relever les paradoxes de la vie amoureuse, où l'inconscient déclinait toutes ces subtilités que Freud a su déchiffrer dans le discours de ses patients qui se plaignaient de leurs symptômes en apparence absurdes. L'impuissance psychique en est un excellent exemple puisqu'elle apparaît en dépit du désir et des sentiments ; hommes et femmes constatent une impossibilité à satisfaire l'acte sexuel.

Freud et ses contemporains

Dans son texte « Le tabou sur la virginité », Freud relève dans les pratiques des peuples primitifs mais également dans les coutumes de certaines contrées européennes une constante selon laquelle la défloration de la femme est épargnée à son époux et pratiquée par une figure paternelle, prêtre, vieil homme, seigneur du village, parfois même père ou frère aîné.

Il en déduit que cette précaution est prise pour parer à un danger qui pourrait mettre en péril le couple à venir et sa famille ; ce rituel vient masquer le danger que représente la virginité d'une femme qui, de tabou, devient ainsi solennellement autorisée à jouer de sa féminité en se faisant l'objet d'échange entre familles au sein de sa communauté. Si la femme est alors prête à accueillir son

3. S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912), dans *La Vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 63.

partenaire, son époux serait à l'abri de sa haine, voire de sa vengeance après l'effraction dans son corps du premier acte sexuel, qui vient réactualiser le réel de sa castration, contre lequel elle s'était jusque-là protégée, soutenue par les interdits de son éducation, soit les signifiants de sa culture.

D'ailleurs, l'acte sexuel est toujours pour une femme une réactualisation de ce réel, une révélation de son propre corps, d'où « sa dérobade » ou sa réserve lors de la première rencontre, qui comme le souligne Freud est rarement source de satisfaction. Notons au passage que la peur de la féminité de l'adolescente, indépendamment de la douleur imaginée ou occasionnée par la défloration, est liée à son angoisse face à ce corps irreprésentable.

La conquête du corps d'une femme n'est donc pas si naturelle, pas si aisée qu'on veut bien nous le dire, y compris aujourd'hui ; on serait même tenté de dire avec Freud qu'elle se mérite, ou qu'elle est à la hauteur de la puissance virile du partenaire, qui doit s'engager au-delà de la simple séduction, c'est-à-dire s'affranchir lui-même de la castration à laquelle il est, au pied du lit, en demeure de répondre.

Le symptôme de la frigidité s'inscrirait dans cet espace d'acceptation de franchissement de la castration qui dépend de l'inhibition névrotique qui le soutient. En effet, Freud note que le premier investissement libidinal d'une femme se fixe sur le père (après celui de la mère de la phase précœdipienne) et reste actif bien au-delà de la période œdipienne ; ainsi, le premier partenaire officiel d'une femme, qui vient après ce père, sera toujours un éternel second, y compris lorsque celui-ci fait série. L'intensité de cette première fixation serait à l'origine du rejet de l'homme – substitut perçu comme incapable de satisfaire la femme.

« La frigidité dépend des conditions génétiques de la névrose. Plus l'élément psychique est puissant dans la vie sexuelle de la femme, plus la répartition de sa libido se montrera capable de résister au choc du premier acte sexuel, moins sera fort l'effet de la prise de possession de cette femme. La frigidité peut ainsi se fixer en tant qu'inhibition névrotique ou servir de base de développement à d'autres névroses et l'affaiblissement même modéré de la puissance de l'homme peut aussi entrer fortement en ligne de compte ⁴. »

4. S. Freud, « Tabou sur la virginité » (1918), dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 75.

Si le père mobilise le premier la capacité amoureuse d'une femme, c'est parce qu'il représente le phallus qu'elle n'a pas, mais dont elle en attend l'équivalent, amour, plaisir, enfant... et parce qu'il est le seul, aux yeux de l'enfant fille, lorsqu'elle admet la castration maternelle, à supporter ce qui anime son désir, soit, selon la métaphore paternelle, l'ériger en idéal. Son attente et son investissement du père sont à la mesure de sa déception inhérente au *Penisneid*, qui figure désormais dans sa structuration psychique comme une blessure narcissique.

Cela implique que le futur partenaire d'une femme soit capable, au regard des déceptions passées et acquises auprès du père et/ou de partenaires éventuels successifs, d'en relever le gant et de s'en faire cet alibi phallique, qui oriente son désir. L'essentiel de la découverte de Freud réside précisément dans ce primat du phallus, qu'il introduit au centre de la dialectique féminine, en démontrant sa complexité, puisque la position féminine est supposée manquée dès le départ, et doit donc être reconnue par la fille.

J. Lampl de Groot, une analyste proche de Freud, relèvera l'intensité de la déception de la fille face à ce *Penisneid* et le changement d'objet d'amour qui s'ensuit : « Pour la fille, la castration est un fait accompli, auquel on ne peut rien changer, et qui, lorsqu'il est reconnu, force l'enfant à renoncer définitivement à son premier objet d'amour et à boire jusqu'à la lie la douleur que cause la perte de cet objet ⁵. » Pour cette analyste, l'attachement à ce premier objet d'amour serait la cause de la frigidité d'une femme, car elle ne désire pas suffisamment le père, qui de surcroît a pu la décevoir, pas plus qu'elle ne désire son substitut, mais elle désire toujours la mère à laquelle elle reste fidèle.

Freud, lui, insiste sur l'hostilité envers les hommes que déclenchent chez une jeune femme les premières relations sexuelles, d'autant que, dans nos sociétés judéo-chrétiennes, la virginité était plutôt exigée avant le mariage, cela ne faisant qu'accentuer la dépendance, la « sujétion » de la femme vis-à-vis de ce partenaire. Il conclut : « La défloration n'a pas seulement pour conséquence culturelle de lier de façon durable la femme à l'homme ; elle délie aussi une réaction

5. J. Lampl de Groot, « Histoire du développement du complexe d'Œdipe chez la femme » (1927), dans *Souffrance et jouissance*, éditions Aubier, 1983, p. 43.

archaïque d'hostilité contre l'homme, réaction qui peut prendre des formes pathologiques se manifestant assez fréquemment par des phénomènes d'inhibition dans la vie amoureuse du couple ⁶. » On saisit ici l'intuition des pratiques des peuples qu'il évoquait au début de son article...

K. Abraham retient plus particulièrement la notion de vengeance, mais tous deux s'accordent pour dire que celui qui sera l'auteur de l'acte de défloration, même si cela se déroule à l'issue d'une grande passion amoureuse, fera tôt ou tard les frais de cette hostilité, car il vient raviver l'amertume de la découverte du *Penisneid* et avec lui les relations archaïques établies avec les premiers objets d'amour. La frigidité serait la conséquence de cette hostilité que Freud ne cesse de repérer chez ces patientes, jusqu'à épuisement de cette relation archaïque sur le premier partenaire. Il compare cette relation conflictuelle avec celle entretenue avec la mère qui est le premier objet à décevoir sa fille, relation que Lacan qualifie de « ravage » dans « L'étourdit ».

On comprend mieux pourquoi Freud conclut qu'avec le temps, les femmes accèdent bien souvent à leur pleine maturité sexuelle, notamment dans le cadre d'une seconde union plus tardive, qui s'avérerait plus satisfaisante pour chaque partenaire, où désormais l'homme n'est plus l'objet des déceptions et récriminations, c'est-à-dire qu'il sait lui-même ne plus s'en faire l'objet. Freud est le seul à insister sur la notion de « frigidité passagère » qui se manifesterait surtout lors des premières expériences sexuelles d'une femme, et ajoute qu'elle apparaît exclusivement en présence d'un certain type de partenaires.

H. Deustch, quant à elle, est sûrement l'analyste qui a le plus écrit sur la frigidité en raison de ses développements tout à fait personnels, où la frigidité apparaît comme l'une des formes du « masochisme féminin » qui serait relativement répandue et de manière rédhibitoire selon ses données cliniques. Ainsi, « la frigidité naît des tendances masochistes ⁷ » et ne relève pas de la névrose. À l'occasion

6. S. Freud, *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 79.

7. H. Deutsch, *La signification du masochisme dans la vie mentale féminine* (1930), p. 33 ; J. Chasseguet-Smirgel, *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, Paris, Payot, 1964.

d'un symposium qu'elle préside à New York en décembre 1960, elle ponctue : « Plutôt que de se demander pourquoi les femmes sont frigides, on pourrait plutôt se demander pourquoi et comment certaines femmes atteignent l'orgasme vaginal ⁸ », ce qui résume assez bien sa conception de la sexualité féminine.

Toutefois, l'apport non négligeable de cette analyste concerne le fait qu'elle précise que les femmes frigides ne semblent pas en souffrir et qu'elles viennent consulter sur l'insistance de leurs conjoints, qui vivent cette spécificité comme une atteinte narcissique à leur virilité. Elle ajoute que la frigidité pourrait devenir pour la femme moderne une réelle difficulté en raison d'une plus grande exigence phallique dans leur sexualité... ce qui semblerait se confirmer aujourd'hui.

Les psychanalystes de l'école anglaise ont une optique différente en raison de leurs désaccords avec Freud. Sans entrer dans les détails, on peut résumer comme suit : K. Horney considère qu'il sur-estime l'envie du pénis et, comme Jones, elle conçoit la « phase phallique » comme « une défense » contre le complexe d'Œdipe déjà existant. Cette phase constitue davantage « un compromis névrotique entre la libido et l'angoisse qu'un réel moment de développement ⁹ » ; dans cette logique, la frigidité n'est qu'une « fuite devant la féminité » déjà existante.

Quoi qu'il en soit et comme le dit Freud, la frigidité persiste même chez « les femmes civilisées » et ferait partie de l'une des modalités de la jouissance féminine, qui n'en demeure pas moins irreprésentable, raison pour laquelle il l'a nommée « le continent noir ».

Avec la lecture de Lacan

Dans son livre *L'Ombre et le Nom* ¹⁰, M. Montrelay souligne un aspect souvent ignoré de cette dite frigidité, qu'elle distingue d'ailleurs de la névrose, et en fait un symptôme analytique transitoire, qui comme l'orgasme se manifesterait dans la cure au moment du

8. H. Deutsch, « Compte-rendu d'un symposium sur la frigidité tenu à New York en décembre 1960 », p. 35.

9. E. Jones, « La phase phallique » (1932), p. 59.

10. M. Montrelay, *L'Ombre et le Nom* (1967), éditions de Minuit, 1977.

franchissement d'une représentation survenue après l'intervention de l'analyste.

Lacan dans son séminaire *Des Noms-du-Père* nous indique que « l'orgasme est en lui-même angoisse, pour autant que le désir est à jamais séparé de la jouissance par une faille centrale ¹¹ », angoisse face à ce continent noir qui pour une femme pourrait enfin se dévoiler, s'écrire en suivant les méandres de la danse érotique des corps, prendre de la signifiante sur ce réel, d'où le franchissement de nouvelles représentations inconnues d'elle jusque-là.

Voici ce à quoi une femme est confrontée, à sa division face à la castration, « ce partage », comme le dit Génie Lemoine, entre sa jouissance phallique et celle qui la dépasse, dans ces moments de fusion du couple qui sont, comme le dit Lacan, « des moments d'alibi fondamental, alibi phallique, où la femme se sublime, en quelque sorte, dans sa fonction de gaine, mais où quelque chose qui va plus loin reste infiniment au-dehors ¹² ».

Mais précisément la jouissance n'est pas de la même étoffe que l'amour, et il se pourrait bien que ladite frigidity soit là pour le rappeler, voire l'incarner, d'autant que celles qui en témoignent posent la même question : « Est-ce qu'il m'aime encore et jusqu'à quand ? », ou pour le dire autrement : que reste-t-il de l'amour quand un homme n'a pas la jouissance phallique qu'il escomptait, parce qu'elle le rassure sur sa virilité toujours acquise par procuration ?

Ces données cliniques ne recourent-elles pas celles soutenues par H. Deutsch, lorsqu'elle souligne que les femmes qu'elle reçoit ne souffraient pas de leur frigidity, qu'elles étaient même heureuses de se faire l'objet de jouissance de leur mari ? Mais l'auteur ne perçoit pas que ses patientes sont assurées de l'amour de leur conjoint, puisqu'il s'agit de couples stabilisés... Jouir de cet amour procure leur satisfaction.

Les apports d'une clinique contemporaine

Les premières expériences sexuelles sont bien souvent le théâtre de l'idéalisation, de la désillusion, mais aussi celui des

11. J. Lacan, *Des Noms-du-Père*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 80.

12. *Ibidem*.

inhibitions tant du côté féminin que du côté masculin ; les jeunes femmes attendent le grand amour et les jeunes hommes voudraient d'emblée s'assurer de leur virilité...

Il faudra donc quelques déceptions pour désidéaler l'amour, découvrir la disjonction entre amour, désir et jouissance, et vérifier que, si l'amour peut susciter le désir, l'homogénéisation de la jouissance compromet désir et amour, alors qu'elle serait plutôt encouragée dans nos sociétés où les avoirs phalliques ne manquent pas. En effet, aujourd'hui, on veut tout, dans l'immédiateté et l'égalité face à la jouissance phallique, faisant fi précisément de la différence sexuelle.

Ainsi, une jeune patiente rapportait que, dans sa crainte de perdre son premier partenaire, elle subissait depuis des mois son discours concernant ses ex-prouesses sexuelles, dont on pouvait d'ailleurs douter ; s'il ne se rassurait sur ses conquêtes phalliques, son amour à elle en était humilié et le désir s'estompait chaque fois un peu plus...

Une autre patiente résumait sa frigidité en précisant, bien après sa rupture avec son partenaire, que son désir n'y était vraiment pas face à lui, mais qu'ils s'aimaient dans la plus grande des fusions et que cela lui suffisait.

La frigidité ne serait-elle pas symptomatique (tout comme l'anorexie) d'un refus de la mise en acte du corps pour jouir d'un amour absolu, inconditionnel, déjà inauguré auprès de l'Autre primordial, où la demande en soi porte sur autre chose que la satisfaction qu'elle appelle ? Cette demande n'est autre qu'une demande d'amour, soit une demande de reconnaissance de cette part qui reste à jamais dans l'ombre de toute femme et qui précisément l'identifie comme La Femme (avec un La barré).

Nous savons avec Lacan que « le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir ¹³ ». Il est choisi comme le signifiant symbolique le plus saillant de la copulation sexuelle mais aussi de la différence sexuelle, et joue son rôle de la manière la plus voilée, via le désir de l'Autre.

13. J. Lacan, « La signification du phallus » (1958), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 692.

Ce désir de l'Autre, l'enfant l'éprouve dans sa reconnaissance que sa mère n'a pas le phallus, ce qui l'introduit au complexe de castration, avec son effet structural où « se signe la conjonction du désir en tant que le signifiant phallique en est la marque, avec la menace ou la nostalgie du manque à avoir ¹⁴ ». Ainsi, c'est pour ce qu'elle n'est pas et ne sera jamais qu'une femme entend être désirée et aimée en même temps ; pour elle il y a conjonction du signifiant du désir et de l'amour sur le même objet, tout aussi bien elle en exige la réciprocité, d'où l'exclusivité fréquente de son amour.

Pour conclure, la frigidité ne permet-elle pas de sublimer la cause du désir, d'une part en l'isolant en tant que signifiant (Φ) et d'autre part en érigeant l'amour en Amour absolu, dont elle n'attend aucune autre satisfaction ? Ou bien encore, face à la peur du désir du partenaire, éprouver sa prétention à se poser comme l'alibi phallique de son désir, ne s'adonnant à la jouissance phallique que lorsqu'elle est assurée qu'il est à la hauteur de son idéal ?

Si une femme trouve dans le corps de son partenaire à qui s'adresse sa demande d'amour le signifiant de son désir, elle pourrait se satisfaire de cet amour, différant la satisfaction sexuelle lorsqu'elle ne la ravale pas à une fonction plus secondaire, connaissant ses limites.

Disons que la difficulté à notre époque de la parité réside dans le fait qu'il y a comme une promotion de la jouissance phallique pour tous, bien que l'amour reste du côté féminin sur le devant de la scène... L'émancipation des femmes conduit également à des malentendus auxquels elles n'échappent pas, par crainte de paraître « trop fleur bleue » ou « vieille France », selon les termes de ces patientes.

Si le phallus est le signifiant du désir, une femme cherchera à le chérir pour en jouir encore, à le garder intact comme signifiant du désir dans la frigidité ou à se l'approprier réellement comme dans le film *L'Empire des sens* ¹⁵ ; à chacune sa version, mais *pas-toute*... La contingence de la rencontre s'avère tout aussi déterminante quant à son mode de jouissance.

14. *Ibid.*, p. 694.

15. Film de Oshima Nagisa, 1975.

Si à l'époque ¹⁶ de Freud il s'agissait d'interdire ou de réprimer la jouissance des femmes, aujourd'hui, où les rencontres sont facilitées par une plus grande mobilité et de nombreux moyens de communication, les hommes et les femmes sont confrontés à cette exigence de la modernité où la satisfaction devient synonyme d'imédiateté et de parité, la psychanalyse restant peut-être le seul rempart contre cette injonction surmoïque permettant à nos contemporains de ne pas trop s'engouffrer dans cette quête effrénée des avoirs phalliques.

Quoi qu'il en soit, « le problème de l'amour est celui de la profonde division qu'il introduit à l'intérieur des activités du sujet. Ce dont il s'agit pour l'homme selon la définition même de l'amour, donner ce qu'on n'a pas, c'est de donner ce qu'il n'a pas, le phallus, à un être qui ne l'est pas ¹⁷ ». Ainsi, la castration reste ce qui règle le désir, pour un homme comme pour une femme.

16. R. Muchembled, *L'Orgasme et l'Occident, une histoire du plaisir du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Le Seuil.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 350.